

Le "Conteur" des dames : la femme, l'homme et le mariage

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 48

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212542>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le « Conteur » des dames

La femme, l'homme et le mariage.

Les lignes que voici — on s'en apercevra, du reste, bien vite — datent d'avant la guerre.

Dès lors, les terribles événements que nous vivons ont donné à la femme occasion nouvelle de déployer toutes les ressources de son cœur compatissant, de son dévouement inlassable, de son ingéniosité, de son endurance, de sa patience et de sa volonté. Chacun s'incline, respectueux et charmé, devant tant de qualités, servies par la grâce la plus séductrice.

Toutefois, il y a encore quelque vérité dans les remarques et réflexions du chroniqueur que nous citons. Elles n'eût pas perdu tout caractère d'actualité et peut-être n'est-il pas inutile de les rappeler. En fera son profit qui voudra. Comme dit un vieux proverbe vaudois « Qui s'en sent, s'en prend ».

Voici donc ce que disait notre chroniqueur :

Un célibataire encore jeune ne peut montrer son nez nulle part sans qu'on lui dise : « Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier ? » Au Théâtre, au café, dans la rue, en voyage, on lui chante sur tous les tons : « Il faut que je vous marie. » Seul, quand par hasard il ouvre un livre, recueilli de proverbes portant le sceau de la sagesse des nations, il laisse tomber ses yeux sur cette sentence : « Mariez-vous, vous ferez bien. Ne vous mariez pas, vous ferez encore mieux. »

Comme on le sait, on se préoccupe toujours beaucoup de cette question du mariage. Et les mamans sont fort justement en peine d'établir leurs filles. A présent, un petit drôle qui sort du lycée avec son diplôme de bachelier, joue au lord Byron et se proclame blasé à 18 ans. Manger sa fortune dans les plaisirs de toute espèce, voilà une philosophie, qui, par malheur, a plus de succès que celle qu'on professe à l'Université. Et c'est pourquoi le mariage en souffre ; c'est pourquoi il y a autant de *petits crevés* partout que de pavés ; c'est pourquoi il y a aussi tant de jolies têtes brunes, blondes, châtaines et rousses qui se penchent avec tristesse du côté d'un miroir en disant : « Ah ça ! pourquoi ne songe-t-on pas à moi ? »

Elles ont cent mille fois raison les jeunes filles ; mais, entre nous, l'homme qui hésite à se marier a-t-il grand tort ?... Le mariage, tel que la société moderne nous l'a fait, est déjà entouré de plus de roses et d'épines, de plus de précipices, de plus d'ennuis que tous les romans réunis de Ponson du Terrail et de Paul Féval, brouillés et fondus ensemble. Mais surtout, mais avant tout, on s'est étudié à nous faire une femme impossible. Des voyageurs racontent que dans l'intérieur de la Chine, les jardiniers ont si bien cultivé la rose qu'un Européen ne la reconnaît plus. La rose chinoise va du chou à la pâquerette ; elle a des formes extravagantes ; elle a des odeurs bizarres ; c'est un adorable monstre ; ce n'est plus la fleur divine que Cypris teignit un jour de son sang, à ce que dit la Fable.

Ainsi, pour la femme.

Si les portraits des galants du temps des Valois descendaient de leurs cadres, si Henri IV, le vert galant, quittait son cheval de bronze, si Louis XIV, jeune homme et si tendre, revenait de St-Germain à Paris, si Louis XV, si amoureux, accourait de Trianon sur les boulevards, si les Incroyables du Directoire ressuscitaient, si les lurons du premier Empire renaissaient, si les romantiques de 1830 pouvaient revivre, lyriques et pleins de feu, que diraient-ils à la vue de cet adorable petit mannequin, sans âme, sans parole et sans passion, qu'on prétend nous donner aujourd'hui pour une femme ?...

Pourquoi n'avoir pas le courage de le dire ; dans l'élégante d'aujourd'hui, tout est d'emprunt : la couleur, puisqu'on met du blanc, du noir et du rose ; les cheveux, puisqu'on en ajoute à ceux qu'on a apportés en naissant ; les han-

ches, l'embonpoint, mille choses secrètes. Voilà pour le corps. Ne parlons pas de l'esprit, puisqu'on est convenu de ne plus s'en occuper.

Ainsi va la mode, ainsi va la femme.

L'homme à marier, qui réfléchit parfois entre deux cigares, se dit « Est-ce bien la peine ? » La rêverie le pousse dans l'analyse ; et en analysant, il finit par trouver tant de choses à exiger, qu'il renonce à tout. Et puis l'étude de cette question l'a rendu exigeant. Il ne demande plus des à peu près de beauté, des qualités ordinaires ; il veut des perfections ou il ne veut rien.

Dans le bon vieux temps, on commençait par le chapitre de la morale. Notre dix-neuvième siècle a changé la méthode. La charrie marche avant les bœufs. Une jolie femme d'abord ; une bonne femme et même une femme d'esprit après, si c'est possible... puis — chose plus importante encore — de la fortune.

Voilà ce qu'il faut au temps où nous sommes.

La réserve. — C'était dans une ville de notre canton où la rareté du beurre obligea l'autorité d'en réglementer la vente.

Après le marché, un agent de police faisait minutieusement l'examen des paniers, corbeilles et caisses des marchands qui déclaraient avoir tout vendu, pour s'assurer de la véracité de cette déclaration.

Au fond d'une caisse, il trouve, dissimulées sous des papiers, deux livres de beurre.

— Hé, dites-donc, qu'est-ce que c'est que ces deux livres que vous avez cachés au fond de votre caisse ? Vous savez pourtant bien que c'est défendu.

— Ces deux livres ?... Mais elles sont pour le chef de la police.

Pour des truffes !...

Un de nos journaux contait un jour la plaisante histoire que voici :

Il faut savoir, quand on est explorateur, accommoder son palais à toutes les sauces.

Durant un séjour que faisait l'an dernier une mission dans l'Afrique orientale, le major qui la commandait, accompagné de son fils, s'égara dans une excursion aux environs du lac Rodolphe.

Après avoir longtemps erré, ils arrivèrent tous deux, exténués de fatigue et mourant de faim, à une cabane où seule se trouvait une vieille négresse. Ils lui demandèrent aussitôt de quoi manger.

La femme ne possédait que des œufs. Ils étaient frais.

Le fils du major les cassa pour en faire une omelette. Et comme son père avait aperçu, suspendus à l'intérieur de la hutte, quelques menus morceaux noirs, desséchés, qu'il prit pour des champignons, il les détacha et les jeta dans la poêle avec l'omelette, malgré les vives protestations de la négresse.

Dès qu'ils eurent achevé leur repas, le mari de la négresse, qui revenait de la chasse, entra dans sa cabane.

Lorsqu'il eut appris par sa femme ce qui avait été jeté dans l'omelette, il entra dans une violente colère et invectiva vivement ses hôtes en criant :

— Vous avez mangé mes trophées de guerre !

— Vos trophées, ces champignons secs ? dit le major, en retenant mal son rire. Mais le vieux nègre était furieux. Le major dut, pour le calmer, lui distribuer quelque monnaie. Il put enfin connaître ce qui causait la colère de son amphitryon : ce qu'ils avaient pris pour des champignons desséchés, n'était autre que les oreilles des ennemis que le vieux guerrier avait tués dans ses combats !

QUE VOULEZ-VOUS, C'EST LA GUERRE !...

On veut bien nous communiquer les strophes que voici, écrites par un de nos plus anciens et fidèles abonnés, à l'occasion d'une petite fête de famille, où elles furent très applaudies. Si le tour n'en est pas toujours impeccable, qu'importe ; elles ont, en revanche, un humour précieux en ce temps où tant de gens — ils en ont plus d'une excuse, il est vrai — « broyent du noir » à plaisir. Et ça ne les avance guère. Mieux vaut encore prendre la vie et ses inévitables vicissitudes à la façon de notre vieil abonné. L'adversité capitule souvent devant le sourire et la bonne humeur.

Dans les rues de not' Lausanne,
Et sur les places de marché,
On entend dire : « C'est une pitié ! »
— A qui le dites-vous, Madame ?
Je sors de chez le charcutier,
Le marchand de beurre', l'épicier ;
C'est partout que la vie est chère.
Eh ! que voulez-vous, c'est la guerre !...

Lundi, place de la Riponne,
Bon ! voilà qu'un plaisant, malin
Me dit, narquois, « V'lez-vous des pommes » ?
— Oui ! — « Alors, repassez demain ».
Je réponds à ce persifleur :
— Ferme ta boîte de malheur,
Quand nous manquons de pommes de terre !
— Que veux-tu, mon vieux, c'est la guerre !...

Oh ! mais c'est à la Mercerie !
La foule, samedi matin,
Pour assaillir monsieur Cavin,
Aidé de sa femme, attendrie
De voir ce public si flatteur.
Elle lui dit, la bouche en cœur :
« Pas de beurre aujourd'hui. » — Misère !
— Que voulez-vous, M'sieur, c'est la guerre !...

Tristement, poursuivant ma route,
Sans avoir pu trouver, plus tard,
Un seul petit morceau de lard
Pour ajouter à ma choucroute,
Et pas de beurre' à mes épinards ;
Comment faut-il casser la croûte ?
Rentrant confus à la maison
Je ronchonnais : quelle galère !
Mais faut se faire une raison :
C'est pas pour rien qu'on est en guerre !...

Passez donc sur le pont Bessière
Ou bien allez sur Montbenon,
Vous rencontrez, en court jupon,
Plus d'une fringante rosière
Exhibant de très hauts talons,
Des franfreluches, des festons,
Jusqu'à ses belles jarretières.
Nez au vent, sous beau « galurin ».
Au passant dit d'un air mutin :
« Nous aussi... nous partons en guerre ! »

Dimanche passé, le six novembre,
C'était pour nos braves pompiers,
Un grand jour. Et leurs officiers,
Devant eux faisaient belle jambe.
Et, malgré le temps buveux,
Soldat de l'humide arme à feu,
Aux sons d'une marche guerrière,
Sans ronchonner, ni « piper » mot
Joyeux, patageaient dans le « diot »,
On eût dit qu'ils portaient en guerre.

Ce dit jour, à l'Hôtel de France,
On célébrait des Grenadiers
Le centenaire avec gaité.
Il y avait grande affluence ;
Au banquet, discours chaleureux,
Ce fut un bel anniversaire ;
On n'y vit que des cœurs heureux
De bon vin, brillait dans les verres,
Et les grenadiers, glorieux :
« Oubliaient que l'on est en guerre. »

LOUIS BALLENEGGER.

OCCASION. — En vente à la rédaction du *Conteur* (rue Etraz, 23), encore quelques exemplaires des *Causeries du Conteur Vaudois* (1^{re} série, 2^e édit. illustrée), recueilli des morceaux français et patois (prose et vers) les plus goûtés, publiés au cours des premières années d'existence de ce journal) 54^e année). - **Au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.**